

Sous l'influence du vin capiteux qu'il avait bu et que lui avait évidemment versé Babin avec une intention perfide, de l'animation de la conversation, de l'atmosphère énorvante qui régnait dans salle et de la colère que ses propres pensées faisaient naître, Giraud avait atteint rapidement les limites voisines de l'ivresse complète.

Sen visage empourpré offrait les teintes du rouge le plus vif et le plus ardent.

Un moment il demeura muet, la tête dans ses mains et les coudes sur la table.

—Vous l'aurez fait trop boire ! murmura le voisin de droite, dont les paroles furent étouffées par le bruit régnant dans la loge.

M. Babin fit un signe négatif, puis prenant la main de Giraud :

—Vous disiez donc, reprit-il d'une voix de plus en plus insinuante, que ce La Chesnaye vous avait offensé ?

—Ecoutez, dit tout à coup l'archer qui, par suite de l'un de ces effets inexplicables de l'ivresse, parut durant quelques instants avoir reconquis tout son calme et tout son sang-froid.

Ecoutez ! il y a dans la forêt de Maromme, près Rouen, un château appartenant au marquis d'Assigoy de Mottaville.

Au nombre des gens de service au château, se trouvait un jardinier qui avait une nièce.

Cette nièce, nommée Jeanne, habitait Rouen, et était la plus belle fille de la ville. Un grand nombre d'adorateurs la poursuivait avec force protestations d'amour.

Parmi ces adorateurs, était un archer de la prévôté qui se nommait André.

Cet André était bien un peu libertin, un peu trop gai compagoon peut-être, mais au demeurant c'était un homme brave, hardi, et je puis dire intelligent et actif.

Jeanne avait écouté André lui parler de mariage, mais quand, sur son autorisation, car elle l'aimait aussi, du moins le lui avait-elle dit et le croyait-il, quand, sur son autorisation, la demande fut portée à l'oncle, celui-ci refusa, et, de plus, emmena sa nièce au château du marquis d'Assigoy.

Vous comprenez ?

—A merveille ! répondit le bourgeois de Paris.

Giraud passa la main sur son front vermillonné et ruisselant de sueur.

—Voulez-vous boire ? demanda M. Babin en levant une bouteille.

—Non ! répondit l'archer, plus de vin ! De l'eau, maintenant !

Et, saisissant une grande cruche que portait un garçon, il se versa une large rasade d'eau claire qu'il but avidement.

—Alors ? reprit M. Babin.

—Alors, continua l'archer, André fut au désespoir, mais ce n'était pas un garçon à se laisser abattre facilement.

Plus d'une fois il s'était aventuré dans la forêt de Maromme, s'était approché du château dans l'espoir d'apercevoir sa fiancée de quelque élévation voisine ; mais, après une longue attente, il lui avait fallu battre en retraite.

Jeanne restait invisible, cachée qu'elle était par les hautes murailles du manoir.

Une circonstance cependant vint en aide à l'amoureux désolé.

Un jour qu'il revenait tristement d'une excursion dans la forêt, il fit la rencontre de bucherons dont plusieurs lui étaient connus. Il apprit que ces hommes, plus heureux que lui, avaient

entré franchement dans le château, étant souvent requis par le jardinier pour les fortes cervées.

André savait écrire, et même à l'occasion il composait une chanson tout comme son compatriote Olivier Basselin de Viro.

Un des bucherons se chargea de remettre à Jeanne les lettres de l'archer, mais la moitié des difficultés était seule vaincue, car si Jeanne savait lire, elle ne savait pas écrire, et par conséquent elle ne répondait que verbalement à son adorateur quelques mots que le bucheron messager oubliait en route ou dénaturait par son insouciance.

André, de plus en plus furieux et désolé, se laissa peu à peu aller à l'exaltation de son esprit, exaltation qui effrayait Jeanne au plus haut degré.

Il ne parlait de rien moins que de recourir au rapt, et, s'il le fallait, à l'incendie du château, à toutes les violences enfin pour recouvrer un bien qu'un oncle cruel n'avait pas le droit de lui refuser.

Dans la dernière épître qu'il écrivit, surtout, il sommait Jeanne de prendre la fuite et lui annonçait que la nuit suivante, à trois heures du matin, il viendrait l'attendre sous les murs du manoir avec quelques uns de ses amis, et que si elle ne venait pas, il se sentait capable de se livrer aux dernières extrémités.

Ici le narrateur fit une pause nouvelle pour avaler un second verre d'eau.

L'action bienfaisante du liquide agissait sans doute rapidement, car l'ivresse à laquelle Giraud avait été un moment sur le point de succomber semblait être presque complètement dissipée.

Les trois bourgeois l'écoutait avec cet intérêt marqué, toujours flatteur pour celui qui parle.

Aussi, fut-ce sans se faire prier, que l'archer reprit :

—Il faut que vous sachiez maintenant, que quelques jours auparavant, ce maudit La Chesnaye avait, à la tête d'une partie de sa bande, eu maille à partir avec la maréchaussée et la prévôté de la province.

André ne faisait pas partie du détachement qui se battit.

Comme cela n'arrivait que trop souvent, les troupes de prévôt eurent le dessous, et plus de trente archers furent fait prisonniers par les brigands qui les emmenèrent avec eux.

Or, ce même soir où Jeanne avait reçu d'André la lettre dont je vous ai parlé, elle était remontée plus tôt que de coutume dans sa petite chambre au-dessus du logis de son oncle.

Elle s'était mise à la fenêtre qui donnait sur une des grandes routes de la forêt, et elle maudissait son ignorance qui ne lui permettait pas de répondre aux lettres de son fiancé, pensant qu'un mot d'elle eût peut-être suffi pour ramener la raison dans l'esprit égaré de l'archer.

Tout à coup il lui sembla apercevoir sous les arbres de la forêt, malgré l'obscurité naissante, comme un reflet d'armes, puis elle vit distinctement une petite troupe d'hommes.

Bientôt elle reconnut l'uniforme de la maréchaussée qui portait André, et elle compta trente archers conduits par un homme enveloppé d'un vaste manteau qui lui parut être son amoureux en personne.

Pensant qu'André mettait son projet à exécution, mais qu'il avait devancé l'heure dans son impatience, croyant que ses camarades lui prêtaient main-forte, elle se sentit prise d'une alarme si vive qu'oubliant toute prudence, elle quitta sa chambre, descendit, traversa les cours et monta sur les remparts.

Les archers arrivaient précieusement alors au pied des murailles.